

**Jacques Prud'homme, le *Power Glove* et le conte québécois
Épique de William S. Messier. Marchand de feuilles, 276 p.**

Mathieu Arsenault

Numéro 237, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arsenault, M. (2011). Compte rendu de [Jacques Prud'homme, le *Power Glove* et le conte québécois / *Épique* de William S. Messier. Marchand de feuilles, 276 p.] *Spirale*, (237), 65–67.

Jacques Prud'homme, le *Power Glove* et le conte québécois

PAR MATHIEU ARSENAULT

ÉPIQUE de William S. Messier
Marchand de feuilles, 276 p.

Au début des années 2000, un numéro de *Spirale* en faisait foi (« Paroles contemporaines. Le renouveau du conte », n° 192, septembre-octobre 2003) : le conte avait le vent dans les voiles. Enfin, je dis « le conte », mais ce conte renvoyait plutôt à ce genre théâtralisé qui met en scène un personnage de conteur québécois voué à l'oralité, le plus souvent discrètement passéiste, qui nous a donné le meilleur comme le pire. Même si je ne peux nier l'importance du travail de Fred Pellerin sur la langue et le récit, et l'originalité des efforts d'Yvan Bienvenue pour actualiser ce personnage, je me suis toujours méfié des conteurs issus de cette mouvance. Principalement parce qu'on en faisait souvent le prétexte à une mélancolie du temps jadis, aveugle au conservatisme des valeurs qu'elle rendait tacitement acceptable, mais aussi parce que le côté faussement folklorique de ce conte-spectacle s'est peu à peu mis à faire écran à toute l'histoire du conte québécois qui, avec le recul, a moins à voir avec les valeurs du terroir qu'avec une forme de dialogue entre l'oralité de la tradition populaire et sa transposition dans la tradition de l'écrit. Chez Louis Fréchette, par exemple, le conte apparaît comme un dialogue entre le discours positif du roman naturaliste et la matière merveilleuse issue de la tradition orale qu'il mélange pour en faire un analogue de la littérature fantastique propre à la fin du XIX^e siècle. L'ironie des contes de Jacques Ferron, qui leur donne cette si puissante intempestivité critique, fonctionne à

partir de la même distance entre la matière orale et la mise en forme écrite.

Ainsi, ce conte-spectacle a peut-être plus à voir avec cette pénible tentation de l'institution littéraire québécoise — et ce, depuis ses tout premiers débuts chez l'abbé Casgrain — de recentrer périodiquement son canon sur un fantasme du chant de la terre nationale dont le mouvement du terroir du début du XX^e siècle représente le stigmate le plus éloquent. Ce qui est le plus dommage avec cette tentation de faire jouer un tel rôle au conte québécois, c'est assurément qu'elle risque de nous faire rater ce qui est en train de se passer actuellement dans ce genre, hors des salles de spectacle, sur la scène du roman régionaliste que pratiquent les auteurs Hervé Bouchard, Patrick Brisebois, Sébastien Chabot et Anick Fortin. On y délire la campagne et la rumeur se mêle indistinctement au récit réaliste. William S. Messier est peut-être le dernier arrivé dans cet espace du conte actuel, mais il n'est certainement pas le moindre, car *Épique*, son dernier roman, constitue une réflexion en acte sur le conte d'une cohérence exemplaire.

LE CONTEUR GEEK

De prime abord, *Épique* ressemble plus à un roman qu'à un conte. Étienne, employé dans un entrepôt de pharmacie, se



retrouve au chômage puis se fait engager pour ramasser les carcasses d'animaux morts le long des routes qui traversent le comté de Brome-Missisquoi, emploi qu'il perdra aussitôt après que des pluies torrentielles auront plus ou moins englouti le comté. Le roman se termine ainsi, ce qui ne fait pas une intrigue très forte. Outre le narrateur, le roman présente le personnage de Jacques Prud'homme, simultanément personnage mythique du comté de Brome-Missisquoi et petit homme ordinaire, équilibre bedonnant au volant de son *truck*; le second s'appelle Valvoline, amie d'Étienne et employée dans un garage. Là encore, l'intrigue se fait attendre, car le narrateur ne verra progresser sa relation ni avec l'un ni avec l'autre. L'intérêt du récit se situe ailleurs, dans un ensemble d'éléments qui surgissent ça et là de manière anecdotique, tissant une

trame étrange qui nous fait vraisemblablement quitter l'espace réaliste du roman pour pénétrer dans le conte. Mais on y entrera par la porte la plus improbable, la moins folklorique, par la culture *geek*, cette sous-culture technophile et joyeuse qui prospère présentement en ligne, une culture ironique et ludique, curieuse de tout et s'abreuvant autant de références aux jeux vidéo et à *La Guerre des Étoiles*, qu'à la littérature classique et aux sciences pures.

Au premier plan, par exemple, apparaît cette réflexion sur la relativité et la physique quantique. Le roman s'ouvre en effet sur une similarité qu'Étienne établit entre son nom et celui d'Einstein. Le narrateur, fasciné par la logique relativiste,

teur autour du dilemme suivant : serait-il préférable de posséder le superpouvoir de voler ou celui de devenir invisible ? Ces trois éléments constituent la clé de voûte des relations qu'établit le roman de Messier entre le réalisme du roman et le merveilleux du conte, car ils inscrivent d'emblée le roman dans cette époque qui est la nôtre, où la différence entre le réel et le merveilleux s'estompe petit à petit sous le coup des théories de la physique quantique, des avancées technologiques et de notre immersion dans une culture où l'imaginaire fantastique occupe une place importante. Même si elle a les deux pieds ancrés dans la rationalité scientifique, la culture *geek* est fascinée par le merveilleux qu'elle laisse présager, où, par exemple, un astronaute qui voyage-

autant que les exploits surhumains de Jacques Prud'homme, qui en aurait réalisé quatorze en même temps, ce qui ne peut s'expliquer, bien entendu, que par sa capacité à se diffracter dans le temps et l'espace aussi naturellement qu'une particule subatomique. De la même manière, le lecteur optique, objet central et authentiquement magique du roman, trouve sa justification dans une version expansive de la théorie de la sélection naturelle, une sorte de darwinisme étendu aux technologies de l'information qui fait dire à Étienne : « *Je me mis alors à réfléchir à l'évolution des espèces et à la possibilité qu'une patente électronique [...] puisse s'adapter par elle-même.* » Une telle interprétation peut paraître farfelue dans ce contexte, mais elle n'est pas sans rappeler les conceptions postmodernes du cyborg et de l'intelligence artificielle, selon lesquelles la frontière entre le sujet humain et la machine est de plus en plus poreuse à mesure que les systèmes informatiques se complexifient.

Hallucinée par la culture geek, cette campagne se nourrit moins de la terre nourricière et des croyances villageoises que de références obscures aux cartes de hockey, aux films de karaté de Chuck Norris et à Manuel Hurtubise. De son sol suintent les références télévisuelles, et l'attirail vaguement magique du curé a cédé le pas à un lecteur optique qui scanne le monde pour lui redonner son sens métaphysique.

Le lecteur optique d'*Épique* contribue aussi à rendre poreuse la frontière entre la réalité rationnelle du monde physique et la réalité merveilleuse du conte. Au fil du roman, le lecteur optique passe d'un appareil banal, qui communique le nom d'un produit à partir d'un code-barre, à un objet amusant qui relie de manière aléatoire les objets du monde extérieur aux produits stockés dans l'entrepôt de distribution, ou encore à un outil qui semble reconnaître consciemment les objets qu'il scanne, en rattachant correctement un animal scanné, par exemple, au nom latin de son espèce, ou la situation dans laquelle se trouve le narrateur. Un tel dispositif peut paraître lourd en ce qu'il n'apporte presque rien à l'intrigue, mais il est néanmoins central à toute la réflexion d'*Épique* sur le conte. Car la campagne où se situe le roman, cet espace extérieur à l'entrepôt et au réseau de circulation des produits de consommation manufacturés, est radicalement en quête de signification.

reviendra souvent sur une version vulgarisée de la théorie de la relativité restreinte, selon laquelle plus on va vite, plus le temps passe lentement. Le premier chapitre introduit aussi un objet étrange, qui nous est décrit comme un brassard auquel est intégré un lecteur optique, semblable au *Power Glove* de Nintendo, périphérique de console des années quatre-vingt dont peu de gens, hors de la culture *geek*, gardent le souvenir. Le narrateur conservera l'objet à son bras tout au long du récit. Troisième élément, une discussion sans cesse reprise par le narra-

rait à la vitesse de la lumière cesserait pratiquement de vieillir, et où la perspective de télécharger sur un serveur le contenu de son cerveau est presque envisageable d'ici une centaine d'années.

Au sein de cette atmosphère technoscientifique rationnelle, *Épique* construit néanmoins une logique du rêve quantique : l'information vaporisée en code microscopique sur les disques durs de l'usine IBM, que les personnages du roman tentent de sauver du déluge, est ainsi à la fois réelle et virtuelle, tout

PIERRE MICHON 8BIT

Au pôle techno-scientifique du roman de Messier vient donc répondre ce pôle plus conventionnel du conte qui concerne la campagne. Mais la campagne d'*Épique* est dépourvue de fermes, d'églises et de

fêtes de famille, c'est plutôt la morne campagne du ^{xxi} siècle, peuplée de *pick-ups*, de garages, d'entrepôts de distribution et de carcasses d'animaux écrasés sur le bord de la route. Cet espace est celui du vague désœuvrement des régions que la civilisation industrielle a plus ou moins abandonnées à elles-mêmes, l'espace indifférent que traversent les lignes de transmission électrique et les routes qui font transiter les produits entre les grands centres urbains et qu'il ne reste plus qu'à entretenir.

La campagne est aussi devenue pour nous irrémédiablement étrangère à l'expérience contemporaine dans la mesure où la langue et l'imaginaire n'ont plus prise sur elle de manière définitive. Elle n'est plus en lien ni avec aucune forme d'identité nationale et ancestrale, ni rapportée aux produits que la terre offrirait à l'homme, elle n'est même plus installée dans un imaginaire de la beauté primitive ou de la production de ses ressources. Bien qu'ancré profondément dans le territoire du Brome-Missisquoi, région transitoire par excellence entre Montréal et les États-Unis, le roman de Messier ne cède pas à la tentation de redonner à cet espace l'importance qu'elle aurait perdue. Elle devient plutôt chez lui cet écran où se projettent sans jamais y adhérer les fantasmes d'une culture définitivement devenue étrangère à tout ce territoire. Hallucinée par la culture *geek*, cette campagne se nourrit moins de la terre nourricière et des croyances villageoises que de références obscures aux cartes de hockey, aux films de karaté de Chuck Norris et à Manuel Hurtubise. De son sol suintent les références télévisuelles, et l'attirail vaguement magique du curé a cédé le pas à un lecteur optique qui scanne le monde pour lui redonner son sens métaphysique.

Mais Messier n'a pas pour autant délaissé complètement les références locales, car il se montre tout aussi fasciné par les petits faits oubliés de l'histoire régionale avec en premier lieu l'histoire de Savage Mills, un petit village des Cantons-de-l'Est qui gît au fond du Réservoir Choinière, aménagé en 1983 pour la création de barrages hydroélectriques. Ce fait historique est presque complètement oublié aujourd'hui et il se trouve au cœur du dispositif de légende

d'*Épique* : en l'absence de mémoire claire, il reste la rumeur qui, hors de toute mémoire officielle, trouve son chemin dans la mémoire collective par la légende, amplification merveilleuse qui seule permet au souvenir de persister hors des registres officiels. Dans *Épique*, l'amplification de ce souvenir est on ne peut plus explicite : à la fin, ce sera tout le comté de Brome-Missisquoi qui sera inondé par une pluie interminable. Et qu'on ne se méprenne pas : le caractère merveilleux de ce dispositif du conte n'a ici rien du divertissement, il trouve ses racines dans l'inconscient historique de tout un comté au sujet d'un événement fragmenté par l'oubli, dont il ne reste que « *l'idée d'un galet descendant tranquillement, en spirale, vers une maison, dans l'opacité de l'eau du réservoir* ».

De la même manière, la figure légendaire de Jacques Prud'homme se construit aussi dans l'angoisse de voir oubliées ces petites choses que l'Histoire ne retiendra pas, comme le caractère singulier des gens ordinaires, présence indéfinissable et imperceptible pour la chronique officielle. Ce désir de faire entrer dans la littérature autant les petits événements que ces figures d'ouvriers de province ordinaires et sans histoire rattache le conte pourtant très *geek* de Messier à un humanisme sincère qui fait de lui un genre de Pierre Michon encodé en pixels colorés 8bit.

En outre, en superposant deux figures de Jacques Prud'homme en une, l'homme réel qui suscite une fascination sans fondement et la figure merveilleuse qui aurait frappé coup sur coup trois cent trente-huit balles de baseball ou lancé « *un tronc d'arbre comme un javelot de l'autre côté du lac Selby* », Messier expose les raisons pour lesquelles la légende survit à l'histoire, bien que cette dernière se positionne du côté de l'objectivité des faits avérés qui domine notre imaginaire collectif : quand l'histoire ne peut retenir les menus détails de la trame de son époque, la rumeur populaire la contourne et tisse des représentations avec les moyens qui lui sont propres. Depuis cette campagne désœuvrée éloignée de tout, en marge de sa propre époque, où le monde ne fait que passer sans jamais s'arrêter, la séparation entre réel et parole fabulatrice est comme suspendue. « *Serait-il préférable de voler ou*

d'être invisible ? » La question comme telle ouvre moins sur le merveilleux que sur des questions d'éthique ou des conceptions de la justice qui retournent au réel, le maintenant à flot en lui redonnant un sens que la réalité lui refuse désormais. Dans ces lieux de passage, en marge des grands centres, le sens se crée aussi en marge de la réalité dominante.

UNE FILIATION DE RUPTURE

Épique ne possède rien du bagage stéréotypique de la tradition québécoise du conte, mais il lui demeure pourtant plus fidèle que tous les projets financés à la rubrique « Conte » du Conseil des Arts. Car si cette campagne est vidée de son imaginaire, elle n'est pas vierge de tout récit. Elle se recrée un monde en marge du discours techno-scientifique qui l'exclut et se réapproprie sa capacité de créer des mythes. Le merveilleux y fait office de *no man's land* entre une tradition folklorique irrémédiablement tombée en désuétude et une modernité qui n'a pas su lui substituer une représentation cohérente. Cette rupture assumée et mise en scène dans le récit, entre le temps passé de l'oralité et le présent du réalisme, rattache *Épique* à la tradition du conte d'une manière plus convaincante que tout le bagage archaïsant des conteurs récents. Car le conte, malgré les apparences, n'a rien d'authentique, ou même de traditionnel. Il est au contraire le genre même de la rupture, le genre moderne par excellence et, qui plus est, aux fondements mêmes de notre littérature comme institution de l'écrit, institution du présent. Malgré ce qu'en disent parfois les conteurs eux-mêmes, la tradition du conte oral n'a rien d'immémorial puisque son horizon le plus lointain est contenu dans les archives écrites recueillies par les écrivains du ^{xix} siècle et par les ethnologues du début du ^{xx} siècle. Par toutes les ruptures historiques qu'il assume et remet en question entre le territoire désœuvré de la campagne et le territoire économique de la production industrielle, entre la légende et les faits historiques, et entre l'oralité de la rumeur et sa mise en forme dans l'écrit, William S. Messier est peut-être finalement plus proche des sources du conte que les conteurs actuels eux-mêmes qui clament haut et fort leur fidélité à sa tradition sur les scènes du Québec. †